

Savez-vous pourquoi on ne croise plus aucun dieu sur notre planète ? Il n'y a pas si longtemps, on en rencontrait partout, dans les villes, les campagnes, les forêts. On les redoutait ou on les adorait ; on les combattait sans relâche ou on partageait sa demeure avec eux. À tous les coins de rue ou presque, on assistait à des miracles, on voyait accomplir des merveilles. Personne ne s'en étonnait... Et pas de rites compliqués, d'excommunications, de pénitences, on s'adressait à eux comme à des amis.

Surtout, personne ne proclamait sa divinité meilleure ou plus puissante. Personne ne se combattait pour affirmer de quelle manière il fallait l'honorer, lui prêter allégeance. Jusqu'au jour où...

Vous n'avez sans doute jamais entendu parler de cette aventure... mais elle changea tout.

Aux abords d'un village des plus ordinaires vivait une vieille femme nommée Misère. Plus sèche qu'une ronce, plus maigre qu'un clou rouillé, elle mendiait son pain de porte en porte. Pourquoi les dieux laissaient-ils cette femme quasiment mourir de faim ? Cela, je l'ignore. Peut-être étaient-ils trop occupés pour se soucier d'une personne aussi insignifiante. Peut-être ne savaient-ils même pas ce que veut dire le dénuement ou la privation ?

Misère ne vivait pas, comme ses voisins, dans une maison coquette et confortable : elle avait façonné de ses propres mains une cabane avec de la paille et de l'argile. Elle ne possédait aucun meuble, sinon un lit dur comme la pierre, un siège bancal creusé dans un vieux tronc. Elle ne détenait aucun bien, à part un sac troué et une canne tordue. Ah si, un brave chien nommé Léo l'accompagnait partout... Pourquoi parler d'elle qui ne représenterait rien ? Peut-être parce que dans son minuscule jardin avait poussé, par un étonnant caprice de la nature, un magnifique pommier, le plus imposant de tout le village... le seul bonheur de Misère était de manger ses fruits ronds et sucrés !

Malheureusement, lorsqu'ils la voyaient sortir de chez elle, ses voisins venaient lui voler ses pommes. Ils ne lui en laissaient qu'une ou deux que la pauvre vieille partageait avec Léo. Longtemps, elle refusa de demander à son compagnon de surveiller son bien. Elle aimait tant marcher sur les routes avec lui... et lui ne vivait que pour ces promenades. Elle dut pourtant attacher Léo à son arbre pour conserver ses fruits.

Ce jour-là, pour la première fois, elle pleura, elle qui acceptait bravement son sort.

L'hiver qui vint fut l'un des plus rigoureux qu'on n'ait jamais connus. Là encore, on pourrait se demander ce qui passa par la tête des dieux pour laisser un froid pareil glacer le pays. Durant plus de deux mois, il gela, il neigea si fort que les gens s'enfermaient dans leurs maisons pour se réfugier au coin du feu. Seuls, Misère et son chien manquaient de bois dans leur minuscule jardin et ils devaient arpenter les forêts pour rapporter quelques fagots. Il n'était bien sûr pas question de couper la moindre branche du pommier.

Un soir alors que Misère et Léo tentaient de se réchauffer en se blottissant l'un contre l'autre, la vieille entendit un curieux bruit à l'extérieur. « Par ce temps ! Encore un voleur de pommes ! » ; pourtant, Léo ne bougea pas. Surprise, Misère se leva pour regarder par la fenêtre. Une silhouette dansait et sautillait devant sa cabane : « S'il vous plaît, ouvrez-moi. J'ai si faim et si froid ! »  
« Léo, quelqu'un nous demande l'hospitalité. Va-t-on le laisser dehors dans le vent et dans la neige ? » Le chien aboya pour signifier qu'il autorisait l'étranger à entrer. La mendicante cria donc : « Poussez la porte, je ne ferme jamais à clé. »

L'homme grelottait et claquait des dents, il ne portait qu'une chemise trouée et pas de chaussures aux pieds.

« Asseyez-vous à nos côtés mon pauvre ami. Mais quelle idée de vous égarer chez nous ! Nous n'avons rien à vous offrir. Pourtant, il ne sera pas dit que nous vous laisserons mourir de froid ou de faim. » Et pendant la soirée, elle fit brûler ses dernières bûches, partagea le peu qui lui restait à manger : du pain, un morceau de fromage rassis et quelques pommes. L'étranger se régala, Léo lové à ses pieds. Quand il eut fini de se restaurer, la vieille alla chercher sa couverture la plus épaisse et lui proposa de dormir dans le lit, alors qu'elle s'installait sur son siège boiteux, son brave chien sur les genoux.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, Misère eut la surprise de trouver son invité debout devant elle, vêtu d'habits somptueux. Elle comprit qu'elle se trouvait devant l'un de ces dieux avec qui elle n'avait encore jamais parlé, elle, pauvre mendicante. Je ne me rappelle plus son nom, mais une divinité de la plus grande importance.

« Pourquoi venir dans une si humble demeure ? » demanda Misère plus curieuse qu'inquiète.

« Je désire te remercier, toi que tout le monde méprise. Hier, la tempête m'a surpris et j'ai frappé à toutes les portes, habillé comme tu m'as vu. Personne ne m'a ouvert, ni les seigneurs, ni les riches paysans, ni les bourgeois. Toi seule as partagé le peu que tu possédais avec moi. En récompense, exige de moi ce que tu veux. »

« Ce que je veux » répéta la vieille en se tournant vers son chien, mais celui-ci bâilla et repartit se coucher. « C'est que je ne sais pas ce que je veux. Ou plutôt je ne veux rien de spécial. »

« Rien de spécial ? Pourtant, tu vis si chichement. » S'exclama le dieu. « Je peux transformer cette ruine en château. Je peux faire pousser des diamants dans ton jardin. Je peux t'offrir tout l'or que tu désires. Il peut couler de la bouche de ton chien. »

« Ah non, laissez Léo tranquille ! » cria Misère.

« Je te donnais un exemple. Réfléchis. Veux-tu régner sur ce pays, en devenir la reine ? »

« Oh non, ce doit être fatigant. »

La discussion dura un moment, le dieu s'impatienta. Il avait envie de quitter la minuscule cabane pour retrouver les siens. Une fête devait avoir lieu le soir même. « Bien, dis-moi ce que tu désires, sinon je me vexerai et ma colère sera redoutable. »

« Très bien ! Très bien ! » La vieille regarda par la fenêtre. « Puisque vous me l'ordonnez, je vous demanderai une faveur. Vous voyez là mon pommier. Il donne d'excellents fruits. »

« Savoureux, en effet, je peux en témoigner. Viens-en au fait. »

« Eh bien, parfois, mes voisins me prennent toutes mes pommes et je suis obligée de laisser mon pauvre Léo dans le jardin monter la garde. Je préférerais me promener avec lui... faites que celui qui grimpera dans l'arbre ne puisse en redescendre si je ne le délivre. T'en penses quoi mon Léo ? » Le chien aboya pour signifier qu'il approuvait la demande.

« Quelques voleurs coincés dans ton arbre ? C'est tout ? »

« Rien d'autre. »

« On m'avait prévenu que les humains sont insensés, incompréhensibles, illogiques, mais la déraison cette vieille folle dépasse tout ce que j'imaginai. » Marmonna le Dieu, dont j'ai définitivement oublié le nom « Laisse-moi au moins te rembourser de tout ce que j'ai mangé hier. » Il leva la main vers le pommier et disparut, laissant derrière lui un énorme sac bourré de pains, de fromages, d'olives et de fruits secs... Léo poussa un petit jappement : une pile de bûches venait d'apparaître à côté de l'âtre.

Grâce au sac et au bois, Misère et son chien traversèrent l'hiver sans souffrir de la faim ou du froid.

Rentrant dans son paradis, le dieu conta la visite qu'il avait rendue aux hommes et décrivit dans le détail le séjour passé dans une pitoyable chaumière... Ses compagnons en rirent durant plusieurs jours.

La mendicante ayant rapporté à un voisin qui avait dormi chez elle, les villageois se sentirent abominablement gênés du manque de charité dont ils avaient fait preuve. Mais quelle idée de venir sans s'annoncer ! Peut-on deviner qui frappe à nos portes ? Comment ce dieu pouvait-il imaginer être accueilli, pieds nus et en loques ? Et s'il s'amusait à nous tester, le subterfuge paraît bien puéril ! »

Tout le monde apprit bien vite comment Misère s'était comportée. Le maire la décora d'une médaille de vieux bronze : « elle montre que toujours la ville sait répondre présente ! » Aussi quand la mendicante frappait aux portes, on se précipitait pour lui donner les quelques morceaux de pain, les quelques graines et légumes dont elle avait besoin pour survivre. On prit même l'habitude de garder les restes des repas pour Léo qui se mit à ressembler à un petit tonneau sur pattes. Et puis on oublia l'évènement.

À la fin de l'été, Misère alla ramasser quelques pommes, les premières de la saison. Elle en péla une et commença à la savourer. Quel bonheur ! Elle en mangea une deuxième puis une troisième, puis une quatrième. Elle ne parvenait plus à s'arrêter. Léo aboyait de plaisir en la voyant se régaler. Une fois rassasiée, Misère, tout sourire, alla se promener, son chien sur les talons. Dès son départ, ses voisins, à leur habitude, décidèrent de grimper dans l'arbre pour dérober tous ses fruits. « Jusqu'au dernier ! La récolte paraît bonne ! » Ils avaient emporté de grands filets qu'ils emplirent à ras bord, mais lorsqu'ils eurent fini, ils ne purent redescendre sur le sol.

« Eh, sais-tu ce qui nous arrive ? » demanda le premier voleur.

« Aucune idée. Je ne parviens pas à bouger. » Répliqua l'autre.

Ils secouaient les branches, cherchaient à sauter dans le vide, rien à faire... l'arbre les retenait !

Bien sûr, en revenant dans son jardin, Misère aperçut les deux hommes en train de se débattre, mais elle rentra dans sa maison sans rien faire, ni rien dire. Elle voulait qu'ils passent la nuit dans le pommier. « Ainsi, ils auront le temps de réfléchir. ». Quand enfin,

elle les délivra, elle pria son chien de les accompagner hors de chez elle en leur donnant quelques bons coups de dents. « Et qu'on ne vous y reprenne plus. » Cria-t-elle fièrement.

Plus personne ne revint voler un seul fruit. On se mit à craindre la vieille et son curieux jardin. Misère et Léo coulèrent des jours heureux. Deux ans, trois ans, dix, quinze ans passèrent ainsi quand un soir, de nouveau, elle entendit un bruit devant sa demeure.

« Le revoilà... » Pensa-t-elle en ouvrant la porte, mais cette fois, elle trouva sur son perron un fantôme couvert de vers et de moisissures. En le voyant, elle se mit aussitôt à frissonner. Le brave Léo lui-même courut se réfugier derrière la cheminée. « Que voulez-vous ? Que venez-vous chercher dans ma pauvre maison ? » Demanda-t-elle à l'apparition.

« D'après toi ? Je dois accomplir ma besogne. Allez Misère, suis-moi, ton heure a sonné. »

« Comment ? Déjà ? » La vieille avait reconnu la mort.

« Tu devrais me remercier, âgée comme tu es et vivant dans une telle ruine ! » ricana le visiteur, en pénétrant dans la cabane.

« Mais je me trouve bienheureuse ici avec Léo, ma cheminée contient quelques buches de bois, mon armoire un peu de pain, de fromage et des pommes. » Quelques rares villageois avaient pris l'habitude de lui garder leurs restes.

« Ton chien viendra avec toi, rassure-toi. Il ne tient plus sur ses pattes. Allez suis-moi. »

La vieille regarda la mort et lui sourit : « D'accord, je te suis, je ne te demanderai qu'un petit service. »

« Un service ? Lequel ? » Demanda la mort, méfiante. Elle avait l'habitude des requêtes les plus folles.

« Pourriez-vous me chercher quelques pommes.... que je les mange sur le chemin ? Ce sera la meilleure manière de me souvenir de mon passage sur cette terre. Je me sens trop fatiguée pour grimper dans l'arbre. »

« Si cela peut te faire plaisir. » Répondit la mort en bondissant sur la première branche. Contrairement à ce qu'on imagine, elle ne manquait ni de souplesse ni d'agilité : elle devait souvent courir derrière ses victimes. Elle cueillit quelques-unes des plus jolis fruits, les plaça dans ses poches et s'apprêta à sauter sur le sol... Mais... eut la surprise de se sentir retenue en arrière. « Misère, mon amie, tu vas rire. Je ne parviens pas à redescendre. Viens m'aider. »

La vieille ne leva même pas les yeux dans sa direction et retourna dans sa cabane en sifflotant. « Désolée, ma chère, mais je n'ai pas envie de quitter ce monde tout de suite ! » La mort furieuse d'avoir été bernée commença à s'agiter. Elle secouait les branches de toutes ses forces, tendait ses longues jambes vers le sol, mais à chaque fois qu'elle se pensait délivrée, l'arbre la rattrapait et la ramenait vers son tronc.

Comme elle restait dans le pommier et ne pouvait accomplir son office, une première année, puis une seconde s'écoulèrent sans le moindre décès. Les blessés se levaient de leurs lits, les malades guérissaient sans l'aide de médecins. Même les accidents les plus graves n'emportaient plus personne dans la tombe. On pouvait ingérer du poison, se percer de coups de couteau, plonger dans un ravin sans risquer le trépas ! Les hommes comprirent qu'ils étaient devenus immortels. Pour fêter cette fantastique nouvelle, des festins furent organisés tout autour de la terre. Comme on ne craignait ni indigestion ni apoplexie, on y but, on y mangea sans réserve, jusqu'à tomber ivre, repus, inanimé.

Au bout d'une vingtaine d'années cependant, ce bonheur insensé montra ses premières limites... Les plus âgés passaient de loin la centaine d'années. Ils ne marchaient, ne bougeaient presque plus, perclus de douleurs et de rhumatismes. Privés de goût, d'odorat, de vue, ils étaient devenus insensibles à tout plaisir et trouvaient le temps long. Ils se mirent à penser que finalement vivre éternellement n'apportait pas que des satisfactions. Toussant, crachant, décharnés, sans énergie, ils restaient couchés toute la journée, et s'ennuyaient affreusement, on ne pouvait même plus dire « à mourir ».

Peu à peu, la terre regorgea tellement d'habitants qu'elle ne put répondre à leurs besoins : les champs, les rivières se tarirent rapidement. Les magasins, les granges, les jardins furent vidés et dévastés en quelques semaines. Les hommes erraient sans but à la recherche de nourriture, souffrant de la soif et rendus à demi fous par la faim. Certains de ne plus risquer quoi que ce soit, les gens n'hésitaient pas à utiliser des haches, des pics, même des marteaux pour s'emparer de ce qu'ils désiraient. On se battait pour quelques kilos de blé ou de légumes... et on se blessait, on se coupait des membres sans se tuer.

Les infirmes, les estropiés, les malades devinrent de plus en plus

nombreux. Souffrant atrocement, désespérés par leur état, ils décidèrent de tout tenter pour se donner la mort. Ils burent les poisons les plus violents, se frappèrent avec les armes les plus tranchantes, mais poisons et armes ne firent qu'endommager leurs corps sans les détruire.

On rassembla les meilleurs médecins, brésiliens, chinois, pygmées, tibétains, allemands, russes... Jour et nuit, ils mêlèrent les champignons les plus vénéneux, les plantes les plus toxiques, les venins les plus puissants. Ils brûlèrent des bouches, des gorges, percèrent des estomacs, mais se montrèrent incapables de concocter une potion qui puisse ôter la vie.

Puis un jour, quelqu'un se souvint de la mendiante et de son arbre, un enfant du voisinage, je crois : « Et Misère ? Elle n'avait pas rencontré un dieu. Et c'est depuis ce jour que... pourquoi personne ne va la voir ? » Son père pensa l'idée juste et se rendit chez la vieille. La pauvre, elle aussi devenue sourde et aveugle, ne se doutait pas de ce qu'elle avait causé.

L'homme frappa plusieurs fois à la porte sans obtenir la moindre réponse, Léo lui-même ne bougeait plus de son panier. Il entra alors dans le jardin et passa devant l'arbre où il aperçut la mort. « Voilà donc où elle se trouve. Nous devons juste l'aider à descendre. » Il ne se demanda pas pourquoi elle restait perchée dans un pommier et lui tendit la main. La prisonnière la saisit et tira de toutes ses forces. Elle ne supportait plus son immobilité ! Elle ne parvint qu'à amener l'homme à ses côtés.

Après avoir attendu quelques heures, l'enfant, inquiet de l'absence de son père, pénétra à son tour dans le jardin. Il l'aperçut, hurlant et gesticulant en compagnie d'une étrange figure décharnée « Fils, va chercher de l'aide. L'arbre nous retient dans ses branches. »

Plusieurs villageois arrivèrent au pied du pommier et lancèrent des cordes aux deux captifs, mais personne ne semblait assez fort pour les attirer vers le sol. Ils voulurent couper, scier l'arbre, les haches, les scies ne parvinrent même pas à en entamer l'écorce.

Mais loin de renoncer, les hommes se déchaînèrent : ils se précipitaient par dizaines à l'assaut de l'arbre qui grossissait, grossissait pour les garder prisonniers. Au bout d'un mois, c'étaient plusieurs centaines de personnes qui s'y trouvaient immobilisées et hurlaient à fendre l'âme.

Les dieux eux-mêmes, inquiets d'entendre les cris de tous les captifs, tentèrent de leur prêter main-forte. Malgré tous leurs pouvoirs, ils ne purent agir. Certains se retrouvèrent entre les branches, avec les autres. Leurs pleurs semblaient encore plus lamentables que ceux des humains.

Un matin, enfin, quelqu'un... le même enfant, je crois, songea à demander l'aide de Misère. Il s'agissait de son arbre après tout. On ne pense pas toujours aux choses les plus simples. La vieille s'approcha en boitillant : « Vous voulez vraiment la délivrer ? Très bien, je la libèrerai, mais à une condition. »

« Laquelle ? » Crièrent les prisonniers d'une seule voix.

« Qu'elle ne vienne nous chercher, Léo et moi, que lorsque je l'appellerai. »

« Très bien. » Hurla la mort que l'ennui et la promiscuité torturait.

« Ah et que nous retrouvions nos forces d'antan. Léo et moi. »

« Accordé. » glapit la mort de plus en plus impatiente.

« Ah, et que notre arbre nous fournisse toujours des pommes à profusion. Et... »

« Tout ce que tu voudras. » Miaulèrent tous les prisonniers.

« Descendez donc tous. Je vous le permets. » Murmura Misère et tous rejoignirent la terre.

La mort se remit aussitôt au travail, expédiant dans l'autre monde les plus fatigués, les plus mutilés. Elle en tremblait d'épuisement, mais tous ceux qui le désiraient purent trouver le repos.

Par contre, les dieux se sentirent tellement humiliés de n'avoir pu agir qu'ils décidèrent de se rendre invisibles aux humains. C'est depuis ce temps que tant de livres sont écrits sur eux, qui disent tout et son contraire, et leur prêtent tant d'obscurs dessins, qui parlent de haine et de violence.

Quant à Misère, on jure qu'elle n'a pas encore appelé la mort. Elle parcourt toujours ce monde avec son vieux chien et son sac troué...